

JACQUES AUDIBERTI

THÉÂTRE

II

LA FÊTE NOIRE - PUCELLE
LES NATURELS DU BORDELAIS

nrf

GALLIMARD

JACQUES AUDIBERTI

Théâtre

II

LA FÊTE NOIRE - PUCELLE
LES NATURELS DU BORDELAIS

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1952, renouvelé en 1980.*

Extrait de la publication

LA FÊTE NOIRE

Comédie en trois actes.

*Aux chiens et aux sapins
du département de la Lozère.*

La Fête Noire a été représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre de la Huchette, à Paris, le 3 décembre 1948, avec la distribution suivante :

ALICE	Denise Bosc.
FÉLICIEN	Tony Taffin.
MATHILDE	Monique Delaroché.
LOU DESTERRAT	R.-J. Chauffard.
MADAME PALUSTRE	Paulette Frantz.
LE PETIT	Linette Lemercier.
L'ERMITE	Jean Laugier.
BELLENATURE	Maurice Chevit.
MONSEIGNEUR	Pierre Mondy.
TROISIÈME VALET	Max Aubry.
DEUXIÈME VALET	Xavier Renoult.
PREMIER VALET	Raymond Studer.

Le rôle de FÉLICIEN fut repris par Louis Arbessier.

*Mise en scène de Georges Vitaly
Décors et costumes de Marie Viton, peints par Davis*

*Musique de Hubert Auriol
Administration générale : Jean-Pierre Gronier*

ACTE PREMIER

L'ENVOÛTEMENT

Ceci se passe, ou se passait, devant le ciel, un ciel si tendre et d'une cendre si fleurie, sur l'un des hauts paliers d'une province montagnaise. Tout ce que je peux dire, c'est qu'un rocher se dresse là, gris et trapu, long et contourné, avec de l'herbe entre les pattes. Il regarde quelque part. Il regarde s'il voit venir l'enchanteur qui lui donnera du sucre. Mais n'accourent, pour le moment, que les nuages, blancs à même le bleu glacial de l'été. La lune diurne, rongée comme le profil du fromage, suspend sa note mélancolique au sommet de cet après-midi d'ailleurs solaire. Dans l'illusion que la durée peut faire halte avec un peu trop d'insistance, et trop longtemps le soir et la soupe surseoir, les cigales pleurent dans les trous de l'ombre et les oiseaux tournent très haut. Ils se décolent la rétine à s'efforcer de distinguer si rien ne cloche au cabestan ralenti du jour de la terre. Il faut qu'on sache bien qu'il est trois ou quatre heures, et le moment, précisément, où la dernière fumée de la sieste aime que la teinture de rose et de beige la pomme et le pain du goûter. Deux jeunes filles entrent dans le tableau, l'une derrière l'autre.

La plus mutine et la plus aiguisée précède la plus pesante et la plus molle. Elles portent chacune une corbeille de linge que, sur un pelage de gravillons, entre les paillasons de velours végétal, elles commencent d'étaler. Ainsi tapissent-elles de blancheur la montagne. Puisant dans les corbeilles, elles essorent, calendrent et, sur le sol, disposent. Une voix, enflée et noircie par les artifices de la science, se fait entendre dans la salle même du théâtre :

Hier-demain.
 Demain hier.
 Même main.
 De quoi sert ?

Le temps va
 Sans bouger.
 Dieu rêva
 D'un berger.

Quel est ton
 Nom là-haut ?
 Tout répond
 Sans un mot.

Dans la chair
 Il descend.
 Dans la mer
 Il se sent.

Renaissions
 Pour périr.
 Périssons
 Pour guérir.

Il faut que cette poésie soit portée par une récitation très méticuleuse et très caractéristique. Quand

elle s'achève, le docteur Félicien entre en scène. Il porte un monocle, un tricorne de toile cirée de forme haute, un vêtement de chasse vert marron. Il manie une canne solide. Ses propres cheveux, gris, presque blancs, sont coiffés en catogan. Il est grand et mince. Sa tête s'incline sur son épaule gauche. Du fer de sa canne il fait crier le silex.

FÉLICIEEN. — Salut, petites fées ! Ainsi, vous travaillez même à l'heure des vêpres !

ALICE. — Les vêpres n'ont lieu que le dimanche. C'est aujourd'hui mardi, du matin jusqu'au soir.

FÉLICIEEN. — Dans l'auguste saison de l'été, chaque jour appartient au loisir et aux plus joyeuses prières. Je travaille, moi ?

ALICE. — Vous, monsieur, vous êtes un gros. Par-dessus le marché, vous venez de loin. Dans nos pays, il faut que besogne se fasse.

FÉLICIEEN. — Il faut, surtout, ici comme ailleurs, que jeunesse se passe. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien gratter, vos galants, quand ils vous attendent derrière les pentes ?

MATHILDE. — Nous n'avons pas de galants, Monsieur.

ALICE. — Et d'abord, qui vous a permis de nous parler de galants, et même de nous parler ? Laissez la galanterie aux dames de votre ville. Nous, nous n'avons que des maris.

FÉLICIEEN. — Vous n'avez que des maris ? Ma belle, vous me la baillez belle.

ALICE. — Je veux dire que nous, femelles de ces villages, nous ne connaissons l'homme que passé l'église.

FÉLICIEEN. — Ma mie, que vous êtes pincée ! Si votre voix me perce et me coupe, tout, chez vous, par la grâce de Dieu, n'est perçant ni coupant.

ALICE. — Ne mêlez pas le bon Dieu à vos bêtises, monsieur. Et laissez-nous sortir nos draps.

FÉLICIEN. — Ne te fâche pas, mignonne. Ces draps si blancs, moi, ça m'inspire. On dirait de beaux craquelins de neige très lisse que vous coleriez contre les monts de la Lozère afin de couillonner, plus haut que les hauteurs, les faucons et même les aigles et, au loin sur les chemins, les pèlerins de Compostelle et ces hommes qui vont de ferme en ferme, proposant des rasoirs, des boutons et de ce parfum appelé ouragan. Ils diront alors : « L'hiver est arrivé ! » .

ALICE. — Mathilde ! Eh ! Mathilde ! Qu'est-ce que tu fais là, plantée comme les apôtres Pierre et Paul ?

FÉLICIEN. — Ne la rudoyez pas. Elle ne fait pas de mal.

MATHILDE. — J'aime la parole. Qu'il parle bien !

Mathilde œuvre avec une lenteur exaspérante. Ses mains distraites lâchent volontiers le morceau. Elle est sans cesse en train de ramasser, de réajuster, d'abandonner. Elle regarde Félicien comme si elle était en bas et lui en haut, et le côté de son visage qui, de cet homme, se rapproche le plus, rosit ou rougeoit.

ALICE, à Mathilde. — Tes yeux grossissent. Prends garde qu'ils ne pêtent.

FÉLICIEN. — Parler n'est rien. Une seule force compte en ce bas monde. Elle nous ouvre toutes les portes. Elle asservit toutes les rivières. Elle épargille le caillou des remparts. Elle fait trembler, là-bas, les diables dans les cachettes. Elle détient aussi le secret de l'abaissement des divinités les plus serviables, puisqu'elle est leur mère et leur substance. Cette panacée, cette dynamite, cette fleur, cette douceur, j'en ai tout plein, j'en

ai tout plein ma tabatière. (*Il sort sa tabatière.*) A propos, comment vous appelez-vous ?

MATHILDE. — Elle s'appelle Alice. Alice Dome-
nech. Alice vous plaît, n'est-ce pas ? Dites, vous
l'aimez ?

FÉLICIEN. — C'est un agréable prénom.

MATHILDE. — Je ne parle pas du prénom. Je parle
de ce corps de femme.

ALICE. — Mathilde, je t'ai dit de te dégourdir un
peu. De tes linceuls tu n'as pas ouvert la moitié.
Fais ce que tu dois faire, et laisse siffler les merles.
Ils finiront bien par se fatiguer.

MATHILDE, à Félicien, dont elle se rapproche. —
Moi, je sais ce qu'il y a, dedans votre tabatière.

FÉLICIEN, dont soudain la gêne et la timidité se
manifestent et qui se bâtonne durement les mollets.
— Dans ma tabatière ? Mais il y a du tabac. Du
tabac de Virginie. Il me vient par la valise.

MATHILDE. — Ah ?

FÉLICIEN. — En voulez-vous une prise ?

MATHILDE. — Pensez-vous ! Il n'y a que le monde
marié qui prise. Mon père me verrait le nez noir,
j'aurais vite les oreilles rouges.

FÉLICIEN. — Il est si rigoureux que cela ? Et vous,
mademoiselle Alice, si votre père vous voyait le nez
noir...

ALICE. — C'est vous que vous auriez les oreilles
rouges. As-tu fini de finir, lambine ! Moi, je m'en
vais. Si tu veux rester, reste. Ce bonhomme m'en-
nuie. Et son tricorne ne me dit rien qui vaille.

FÉLICIEN. — Tout ce que dit mon tricorne vaut
beaucoup plus cher que tu ne peux l'imaginer, culti-
vatrice prétentieuse qui te laves chaque dimanche.

ALICE. — Comment le savez-vous ?

FÉLICIEN. — Tu sens bon d'ici là.

ALICE. — Les préférez-vous sales et brutes ?

FÉLICIEN. — Je les préfère comme elles sont, coquine de coquine !

Impatiente, trépignante, Alice, déjà partie quoique présente encore, n'aime guère que sa compagne s'attarde, mais elle tolère quelques répliques encore.

MATHILDE. — Dans les grandes capitales, elles sont belles, les femmes ?

FÉLICIEN. — Si elles sont belles ? Oh ! il y en a de toutes les manières, tu sais. Des blondes comme les ténèbres, des brunes comme la lumière. Les unes ont tant de cheveux qu'elles se les font arranger avec des agrafes et de la seccotine en forme de galère ou de cathédrale. (L'on voit même l'enfant de chœur en train de calotter l'anjou de la messe.) D'autres, au contraire, exigent qu'on les leur tire, en chignon, sur la nuque, et leur tête apparaît aussi nette et finie que l'os du hanneton. J'en connais qui portent de très larges robes où se balancent des cordages de petites roses qu'on rêverait d'avalier, hop ! une à une, sans même cracher les épines. D'autres, les plus dangereuses, verrouillent la vipère de leur corps, aussi souple et goûteux qu'une colonne d'huile, dans des tissus noirs et lamés qui brillent comme la coupure du charbon

MATHILDE. — Vous devez en avoir eu, des maîtresses !

ALICE. — Mais, Mathilde, qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce que tu vas chercher, toi, la plus pauvre, toi, la plus grosse, qu'on dirait, quand tu marches, que tu as des fers aux pieds ! Quand la poule bouffie se mêle de voler, elle va, du premier bond, bien au delà du clocher.

FÉLICIEN, *très vite*. — Des maîtresses ? Si j'ai eu des maîtresses ? C'est bien simple, je ne savais plus où les mettre. On en trouvait dans tous mes

placards et jusque derrière le troussequin de mon postillon. Elles craquaient sous mes semelles. Il en tombait dans mes potages.

MATHILDE, *rêveuse*. — Sur le clocher, on voit un coq...

ALICE. — Ecoute-moi, Mathilde, sans rire ni pleurer. Je descends. Je dirai à mon père que l'étranger de la maison la plus grise nous a dérangé..., sollicités. Mon père est le plus fort des hommes. Quand il était marin, il courait sur le rivage de la Guinée avec, entre les dents, le canot de l'amiral. C'est vous dire !... Les nègres, épouvantés, embrassaient la terre.

FÉLICIEEN. — Ne vous en allez pas ! Ne me laissez pas ! Surtout, ne racontez rien, mademoiselle. Je pourrais avoir des ennuis.

ALICE. — La montagne demeure. Essayez-vous avec. Il ne lui manque rien. Elle a des forêts, des sources, des balcons et des précipices. Et, en cherchant bien, vous y verrez des lièvres rouges.

FÉLICIEEN. — Au revoir, donc. Mais le village est encore loin. Hier, on a signalé des bêtes singulières. Ne désirez-vous pas que je vous accompagne ?

ALICE. — Nous connaissons les chemins du village bien mieux que vous ceux du plaisir.

Elles disparaissent. Mathilde se retourne et fait un geste d'adieu fort amical.

FÉLICIEEN. — Au revoir ! Eh ! Zut ! (*Il s'aperçoit qu'au fond de la corbeille de Mathilde un drap est demeuré, qu'il se met en devoir d'étendre comme il vient de le voir faire.*) Me voilà dans de beaux draps. Pourvu qu'elle ne raconte rien... En toute franchise, je n'aime pas rester seul. Si j'étais mort, tout serait dit. Je n'aurais qu'à me coucher dans cette blancheur apportée par ces jeunes filles et à laisser faire la froidure inhumaine. Les villes regor-

gent de chiens, les montagnes regorgent de louves. Combien de temps encore me laisserai-je déchirer par cette racaille au cœur nul ?

Il va et vient, se mouche, se gratte, se regarde les ongles, les semelles, se lisse les cheveux, se cure le coin des yeux.

Mes maîtresses ! Mes maîtresses ! Mes maîtresses ! Accourez toutes, mes maîtresses ! Accours, peuple innombrable de mes maîtresses, océan parfumé, soyeux et délicat ! Je ne sais pas si ces gazons et si ces blocs de basalte offriront, au repos de tant de charmes lassés par un si long voyage, des sièges et des lits en nombre suffisant. Quoi ! Pas une de vous ne montre le bout de son nez. M'auriez-vous oublié, mes tendres, mes polies ? Voyons ! Rappelez-vous... Nos nuits, nos équipages ! Toi, marquise de Chatillon, toute nue dans du velours blanc, toi qui me donnais sur les ongles avec ton éventail de nacre quand je n'hésitais pas à te serrer de près dans le dos du marquis, alors qu'il nous faisait visiter les oubliettes. Et puis, n'en pouvant plus, ma chère, tu m'embrassais tout en marchant, le cou levé, comme une tourterelle qui se gargarisât, et pour que le marquis, alors, marche moins vite, tu le saisis par sa petite épée et tu lui ralentis discrètement le train. Et toi, Marion, la bouquetière, qui me glissais deux pistoles en me cousant une églantine, chaque matin, sur le Pont-Neuf, pendant six mois ! Marion ! Marion ! Vous allez ruiner votre petit fonds ! Et vous, madame la Présidente, si riche de chair et de peau si blanche que vous teniez à vous faire pardonner le dodu et le liquide de votre physique par les griffes pointues et les sourcils crépus de votre voluptueux génie ! Et toi, Martha la Bavaoise, et toi, la prompte colonelle des hussards de Rambouillet, et toi, modiste rousse, et toi, passante

AUDIBERTI

Théâtre II

Ce deuxième volume du *Théâtre* d'Audiberti contient trois pièces importantes, tant par leur signification que par leurs dimensions. Ce sont *La Fête noire*, *Pucelle*, *Les Naturels du Bordelais*.

La Fête noire se passe au XVIII^e siècle. Le sujet en est la bête du Gévaudan, qui égorgait les plus belles filles du Languedoc. Monsieur Félicien est nommé général en chef par le roi pour chasser le monstre. Mais où est le monstre ? Qui est-il ? Ne serait-ce pas ce Félicien lui-même dont les yeux reflètent une tristesse si profonde ?

Pucelle traite de Jeanne d'Arc (ou Joannine). Celle-ci avait un amoureux, clerc du nom de Gilbert, et une sœur, Jeannette. Dix ans après son supplice, Gilbert parcourt les campagnes avec une troupe de bateleurs qui joue un « mystère » sur la Pucelle. N'est-il pas miraculeux que Jeannette, actrice de fortune, soit vraiment brûlée vive, comme sa sœur, au dernier acte de la représentation ?

Les Naturels du Bordelais, qui se passent de nos jours à Bordeaux, nous montrent Guy Loup de Glasouillé-Donju acquitté d'un crime (il aurait étranglé sa maîtresse). Les femmes de Bordeaux sont toutes amoureuses de lui. Il se débat dans ses désirs et dans ces tendresses qui le poursuivent même en rêve.

nrf



9 782070 203390



52-VII A 20339

ISBN 2-07-020339-5

Extrait de la publication